

L'AN 01 DE GÉBÉ : UNE UTOPIE CONTESTATAIRE ET RÉGULATRICE

Article extrait de la revue *Recherches contemporaines*, n° spé. "Image satirique", 1998

Alain DELIGNE

Il y a vingt-cinq ans, on fêtait l'An 01 (fig. 1) ! C'était l'époque où Mai 68 et sa grève générale coïncidaient avec la révolte poétique de Gébé. À ce moment-là, Gébé décide en effet de repartir à zéro et de redéfinir la politique comme vivre-ensemble. La tradition humaniste, à la suite d'Aristote, avait certes toujours donné pour objet au *politeiein* le bien-vivre de la communauté. Mais entre-temps les choses s'étaient détériorées. Il fallait donc à nouveau essayer de mieux vivre ensemble. La question du renouvellement social et politique se posait de façon urgente.

Je voudrais faire deux remarques préliminaires, l'une sur la topique de l'utopie, l'autre sur ses modalités d'expression. 1) Le discours utopique ne vise ni l'ancien ni le nouveau, ni l'ancien régime ni un nouveau monde, mais occupe la place de l'entre-deux ; il serait, pour citer Louis Marin, "le "degré-zéro" [...] de l'écart entre les contraires¹". 2) La vérité s'articule dans le discours conceptuel ; or le langage de l'utopie excède la cohérence du concept. En effet l'utopie a recours à des modes figuratifs aussi divers que le récit d'expériences, la description concrète, le roman exotique, la prophétie, la chanson, le film, le poème, la pièce de théâtre... Bref, ce sont autant de genres qui en disent davantage que n'en peut retenir ou contenir le concept. L'utopie relève plus d'un imaginaire, social ou culturel, que de la logique de la vérité.

Ces deux thèses, je voudrais les mettre à l'épreuve de *L'An 01*, BD de Gébé éditée en album en 1972², mais dont les premières pages icono-textuelles avaient paru deux ans plus tôt dans *Politique Hebdo*, pour être reprises ensuite dans *Charlie mensuel*. Il est intéressant de noter que Gébé lui-même a utilisé le

1. Marin, Louis, *Utopiques : jeux d'espace*, Paris, Éd. de Minuit, 1973, p. 9.

2. Gébé, *L'An 01*, Paris, Éditions du Square, 1972 (repris en édition de poche, en 1983, chez Dargaud.)



Fig. 1. – Gébé, L'An 01, Paris, 1972.

terme d'utopie pour caractériser son projet, et, comme pour mieux l'ancrer dans son contexte, il a pu parler d'*utopie genre 01*¹. En proposant cette typologie, Gébé rendait justice au climat intellectuel de l'époque. Il ne revendiquait pas une originalité absolue. Et pourtant, son nom est resté.

Notre tentative de rapprochement se justifie aussi historiquement par le moment de rupture qu'a connu une France transformée par le monde capitaliste d'avec une autre France restée vieillote. En mai 1968, le temps historique fut pendant quelque temps suspendu. Mai 68 – on l'a dit et répété – a eu un rapport direct avec l'utopie, sinon dans certaines de ses revendications, du moins dans son caractère global de fête révolutionnaire.

L'An 01 s'intègre donc dans un ensemble signifiant qu'il éclaire tout en étant éclairé par lui quant à sa portée. De cette contextualisation, on retiendra que, pour Gébé, la pratique utopique a précédé l'utopie. Son utopie sociale reflète le point de vue d'un acteur. Gébé a vécu la cassure avant que de la rationaliser et, parlant de Mai 68, il affirmait en 1992 que "cette utopie-là servit de moteur aux années 70. Elle fut à deux doigts de devenir réalité²". En contestant les idées reçues et en proposant une alternative, Gébé participait de ce qu'on appelait alors la contre-culture. Conformément à la définition du discours utopique donnée ci-dessus par Louis Marin, Gébé nous apporte une réponse fictive aux contradictions de son époque. Cette solution, il la met en scène et la donne à voir. D'où la liaison remarquable des modes narratif et illustratif dans son "discours" utopique. Son geste est à la fois poétique et projectif. Gébé s'attache à mieux éclairer notre finitude, la part d'ordinaire qu'il y a en chacun de nous. Il intègre et réhabilite poétiquement la vie courante. Ce qu'il nous décrit pourrait s'intituler : une journée imaginaire de l'an 01. Il nous fait participer à la vie utopienne. À un moment déterminé de l'histoire, Gébé esquisse le lieu encore vide que les concepts de la philosophie sociale viendront remplir.

Avant Mai 68, la société française était saturée de discours et d'organisations. Dans cette société, la parole et l'action étaient surveillées ; il y fallait décliner son identité pour avoir le droit d'agir et de parler. C'est dans une telle situation historique de frustration que Gébé, ainsi que d'autres (que l'on pense à l'écologiste Fournier, mort trop jeune), tentèrent de créer un nouvel espace. Dans une préface en forme de bilan, rédigée en *L'An 09*, huit ans donc après la parution de *L'An 01*, Gébé affirme qu'il s'agissait pour lui à l'époque de montrer une "opposition insaisissable [...] nourrie d'aspirations en suspension dans l'air, refusant les finalités de nos sociétés mercantiles [...] rêvant de transformer en zigzags les trajectoires programmées de nos vies³". Et Gébé de

1. *Ibid.*, p. 2.

2. Cabu - Gébé, avec la participation de Willem, *Les Années 70*, Paris, First, 1992, p. 12.

3. *Ibid.*, p. 1.

désigner cette opposition du terme de l'"Afrance"¹, où la particule privative "a" indique quelque chose comme la suppression de l'état actuel de la France. Une révolte qui ne cristallise pas, la constatation d'une sclérose, le refus d'un côté, le rêve de l'autre, tout, jusqu'au caractère velléitaire que prennent forcément de tels dires, nous porte à croire que l'utopie prise en tant que telle, c'est-à-dire avant son hypothétique actualisation (dans telle ou telle forme de pouvoir), n'est que la révélation d'un vide ou d'une sorte de brèche, comme ont pu l'affirmer les heideggeriens français à propos de Mai 68. L'utopie gébéenne serait le lieu de la contradiction historique entre le ras-le-bol de l'ancien et le désir de nouveau : un non-lieu. C'est là le sens premier du mot "utopie" : un ailleurs qui n'est nulle part. L'utopie de Gébé, en creusant un trou, révèle la présence réelle d'une absence : ce que désigne adéquatement le terme d'Afrance.

Comme les autres utopies qui n'ont jamais été que des livres, celle de Gébé est aussi un livre, mais en plus en images. La capacité qu'a Gébé à la fois d'écrire et de dessiner ses rêves définit son penchant naturel. Cependant, en libérant les paroles et les images, comme le faisaient les acteurs de Mai 68, Gébé semble d'un coup faire exister ce dont il parle, manifester dans ses deux modes d'expression à la fois l'errance dans la triste réalité bétonnée et la fixation dans les désirs les plus gais, qu'il ne pouvait lui-même pas tous accomplir, mais qui le livraient à un dépassement constant de lui-même.

Le lieu utopique est réputé inaccessible. C'est à ce sujet que se pose toujours la question majeure de la réalisation de l'utopie. Occasion pour nous d'aborder les rapports entre utopie (= problème de l'extériorité spatiale) et uchronie (= problème de la dimension d'avenir). *L'An 01* est au croisement des deux. Comment en effet franchir l'espace qui sépare la France de l'Afrance ? Et comment passer (temporellement) de la société actuelle à l'autre société ? À la fin de l'album, une séquence intitulée "Et une fin possible"² souligne les deux aspects : on y voit une file d'autostoppeurs à la sortie de Paris, et parmi eux une fille avec un carton sur lequel est indiqué comme lieu de destination, non pas le Centre ou le Sud, mais "01". Commence alors un voyage dans l'espace et le temps, mais de courte durée, car, à un moment, la fille dit au conducteur ébahi : c'est là (*fig. 2 et 3*) ! Et effectivement, à l'endroit indiqué sur la carte géographique qu'elle tient dépliée sur les genoux – la carte étant un *topos* du discours utopique ! –, elle quitte l'autoroute. Ainsi l'utopie gébéenne ne serait pas ce lieu à l'autre bout du monde (très souvent une île), et dont un voyageur imaginaire rend compte à son retour. Par ailleurs, le problème de l'uchronie

1. *L'An 01*, 1. C'est une réminiscence de l'*Utopia* de Thomas More. Qu'on se reporte en effet aux noms propres inventés par le chancelier : *Amaurote* est cette capitale située sur l'*Anhydriis*, le fleuve sans eau. L'État est gouverné par un prince sans peuple, *Adémus*, le pays habité par les *Aleapolites*, citoyens sans cité. Et leurs voisins, les *Achoriens*, sont des habitants sans pays.

2. *Ibid.*, p.59.

(combien de temps encore ?) ne se pose plus. C'est un voyage sur place, où nous apprenons à distendre le temps, à nous laisser surprendre par lui.¹

On ne peut manquer de mentionner ici la sévère critique que Marx² a pu faire de cette autre utopie qu'est le *Voyage en Icarie* (1840) de l'utopiste Cabet, qui invitait les futurs communistes à quitter la France pour l'Icarie, qu'il situait dans la Nouvelle Amérique. Considérant comme très dangereux ce projet d'émigration, Marx invitait les travailleurs à rester en Europe pour y lutter, au nom du futur déjà présent et des conditions de possibilité de la communauté des biens. Pour Marx, le problème de la réalisation de l'utopie était en ces termes bien mal posé.

Gébé argumenterait de même. Si pour lui l'utopie n'est pas à réaliser, c'est parce que sa fonction n'est pas d'être réalisée en tant que telle. Mais l'utopie serait ce qui permet à son auteur de dire que c'est en France (n'y voyons aucun chauvinisme) qu'il existe actuellement déjà les éléments pour l'instauration d'une autre forme de vie. C'est une utopie contemporaine. La nouvelle vie commune sera établie ici, par le lieu vaguement indiqué sur la carte, qui est un coin de province profonde, en l'occurrence la Moselle à en croire le numéro départemental. Mais la question de l'endroit n'est pas première, car l'intention de Gébé est avant tout de nous faire entendre qu'il ne s'agit en aucun cas d'occuper une nouvelle terre. Pour Gébé, la vraie vie est là ; et pour lui, "la France est un pays idéal pour faire des expériences. C'est historique. On possède la dimension, on a les gens, on peut même vivre en autarcie."³ Cette évocation de l'histoire rappelle étrangement un des nerfs de l'argumentation marxienne contre Cabet : la vieille Europe constitue un terrain favorable de par ses révolutions passées.

L'utopie ne relève pas tant de l'espoir que de la surprise devant le futur qui travaille déjà le moment présent. L'utopie gébéenne est la tentative de constituer en mots et en images les signes de l'avenir dans les choses que nous rencontrons. C'est ainsi qu'advient le nouveau. L'utopie est alors, comme l'a suggéré Ernst Bloch dans son *Prinzip Hoffnung*, la figure en forme de récit et de tableau que produit l'histoire en train de se faire. Le présent peut révéler à

1. C'est au moyen d'une légère invraisemblance – mais c'est le prix fort qu'il faut payer à la fiction – que Gébé articule ce moment (*ibid.*). Bien que contestant l'équation progrès = bonheur, Gébé n'est pas contre toute forme de progrès : ainsi le progrès en médecine est bon s'il peut nous faire gagner du temps sur le temps, par exemple par la victoire du corps artificiellement naturel sur notre pauvre corps biologique à l'espérance de vie limitée (rêve cartésien par excellence : le philosophe ne s'était-il pas donné pour but de prolonger par la médecine, sans naïveté aucune, notre vie de deux ou trois centaines ?) : "Maintenant que le vieillissement est enrayé [...], nous avons la dimension qui nous manquait pour regarder les choses en face sans tomber en poussière." C'est ce temps extorqué sur la mort par une sorte de *Deus ex machina* qui permet de réduire la durée nous séparant encore de l'avènement de l'an 01.

2. K. Marx, "Le projet d'émigration du citoyen Cabet" (1848), in *La Revue communiste*, 1858, n° 1.

3. In *L'Imbécile de Paris* (au sous-titre très gébéen : *Journal qui réfléchit et qui n'est pas triste*), n° 6, Paris, avril 1992.

Et une fin possible.

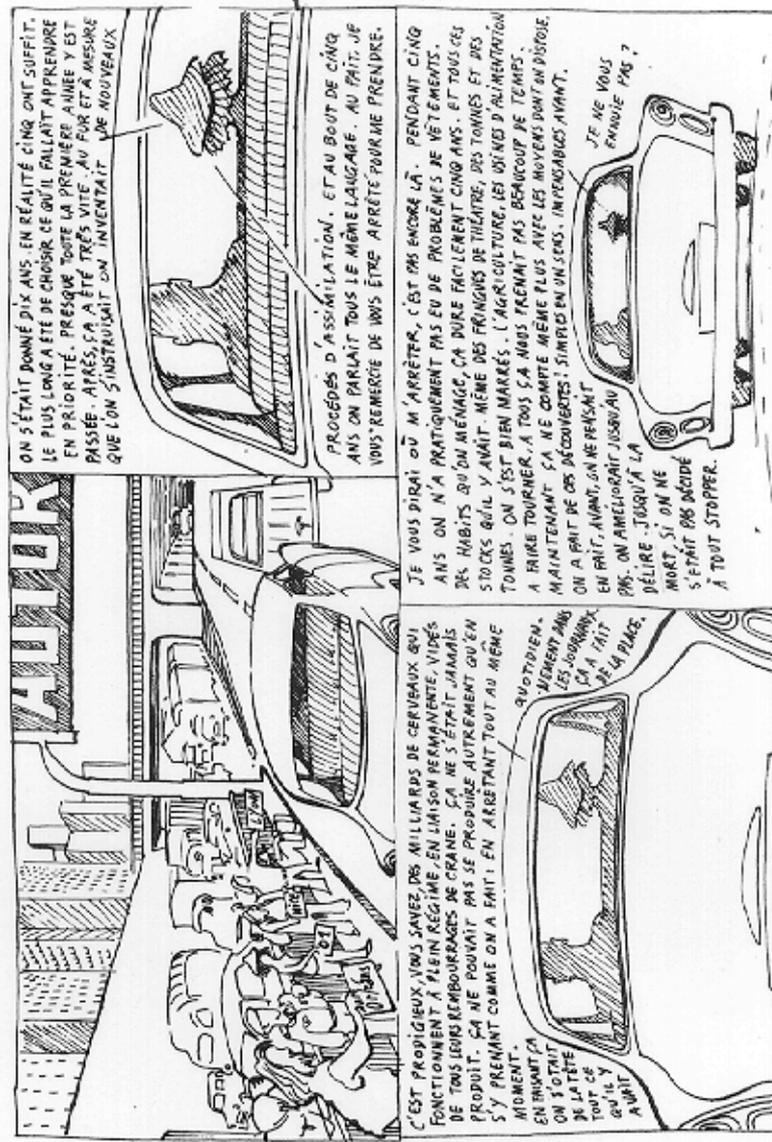


Fig. 2. – Gébé, L'An 01, Paris, 1972.

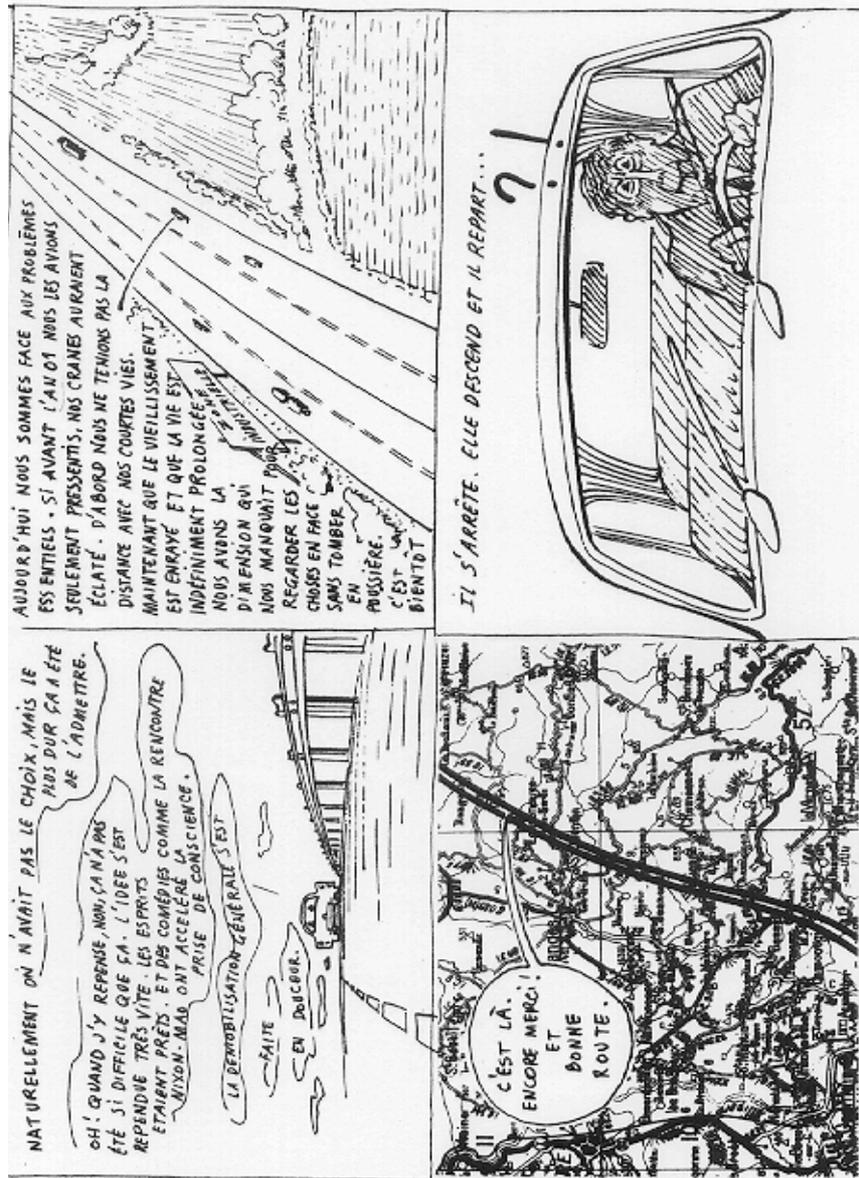


Fig. 3. – Gébé, L'An 01, Paris, 1972.

l'homme la totalité de ses pouvoirs. Gébé, en accentuant le "pas encore" dans le "déjà", nous invite à comprendre l'effervescence d'alors comme un sursaut écologique, susceptible de revivifier la communauté.

L'on n'a pas manqué de voir dans l'agitation sociale de Mai 68, et à plus forte raison dans les utopies qui ont marqué les années Pompidou, une forme de rêverie sans consistance. Il ne faut à ce sujet jamais perdre de vue que, comme le souligne Ricœur, l'utopie reste dans les discussions un concept polémique, dévalorisant : ce qui apparaît le mieux dans l'adjectif "utopique". Et l'on ne saurait nier que Gébé lui-même polémique, les Pompidou et Giscard étant les hommes politiques qui lui servent de repoussoir. Sur la quatrième de couverture de son ouvrage, il fait prédire à l'énarque Giscard qu'en l'an 2000 Noël tombera un jeudi ! Manière corrosive d'introduire la différence entre utopie responsable et prévisibilité inhumaine (= tout ce qui renvoie à des paramètres d'enquête socio-économico-politique). Manière de dire aussi que Giscard n'a pas de projet de société et que ce n'est pas lui qui détient le lointain avenir. Le sous-titre invite d'ailleurs Giscard à céder la priorité à ceux qui savent mieux parler que lui de l'avenir. Manière enfin de se défendre contre le reproche d'idéalisme naïf et rêveur, alors que pour Gébé c'est la bourgeoisie productiviste qui constitue le mauvais rêve éveillé. Gébé n'est pas un libertaire au sens anarchisant du terme. La liberté de paroles et d'images qu'il prend ne va pas sans responsabilité envers un groupe, une communauté. Ce n'est pas une liberté au sens hédoniste du terme. L'histoire des utopies, dans laquelle *L'An 01* s'inscrit, nous montre qu'elles constituent presque toutes une autre manière d'organiser la politique, une autre manière de vivre ensemble. Mais comment faire, en ce début des années 70, une fois l'effervescence première passée ? À côté des explosions soudaines, il existe à vrai dire d'autres façons, plus douces, de déstabiliser la politique : l'abstention par exemple, ou une sorte de *secessio plebis*. Gébé a pu dans ce contexte parler de "démobilisation générale". Il fallait adopter une position de retrait par rapport à la logique productiviste du Capital.

Nous pouvons maintenant aborder l'étude de la couverture *en connaissance de cause*. Au lieu de l'isoler en partant d'elle, nous avons préféré en effet retracer l'itinéraire permettant d'y aboutir. Il s'agissait de se mettre en position de lecture d'une image traitée par l'affichiste qu'est aussi Gébé. Son trait est comme fait pour des couvertures. Gébé, qui est aussi quelqu'un qui écrit très bien, est resté quelque peu marginalisé. Il n'a pas été jusqu'à présent reconnu à sa juste valeur de graphiste-écrivain.

Retenons d'abord les propriétés plastiques du titre. Dans un pan noir en haut à droite couvert de signes blancs, on peut lire : *L'An 01*. Ceci est à mettre en relation avec le film éponyme tourné par Jacques Doillon d'après sa BD et qui est aussi sans couleurs, le noir et blanc ayant été jugés plus subversifs. L'écriture du

titre, ainsi que celle du patronyme, sont de forme manuscrite. Gébé s'est ici identifié lui-même dans sa griffe. C'est dans cette signature, envahissant le coin en haut à gauche, que son graphisme apparaît le plus travaillé. Sa signature n'a en effet rien perdu de l'expressivité d'un monogramme (les initiales GB, écrites comme ça se prononce, étant pour les prénom et nom Georges Blondeau).

L'idée qu'on peut faire la "révolution" en esquissant un pas de côté (scène reprise dans le film) est exprimée par le mot d'ordre "On arrête tout". Ce geste de refus qui commande toute la suite est littéralement de l'ordre du "principe" au double sens du mot : début et postulat. Dans une interview, Gébé nous apprend qu'à l'époque où il affirmait "On arrête tout, on réfléchit et c'est pas triste", "les gens n'avaient pas ce slogan dans la tête", mais qu'il "était dans l'air" ; ou encore qu'on ne trouve jamais que "les mots pour dire les choses qui sont ressenties par tout le monde"¹. Gébé renoue ici avec l'idée que l'activité de l'artiste réside non dans l'*inventio*, mais dans la découverte. Idée qui remonte au Boileau des *Satires* : "Qu'est-ce qu'une pensée neuve [...] ? Ce n'est point [...] une pensée que personne n'a jamais eue ni due avoir ; c'est au contraire une pensée qui a dû venir à tout le monde et que quelqu'un s'avise le premier d'exprimer"². "Ce que veut dire Gébé, ici en "accord" total avec cette conception, c'est que ses rêves à lui n'avaient alors de chance d'être efficaces qu'à la condition d'être aussi partagés par d'autres. Gébé ne pouvait qu'être un révélateur. Son utopie est une parousie, une mise en lumière de ce qui est commun à un groupe.

Ceci est confirmé linguistiquement. Par deux fois en effet, le pronom indéfini "on" est sujet d'un verbe au présent de l'indicatif. Or, cet emploi se révèle intéressant, car si l'on en croit le romaniste Leo Spitzer, le "on" a d'abord été d'un emploi stylistique (pour le pronom personnel "nous"), emploi suivi d'une grammaticalisation (partielle) qui a alors entraîné, dans la langue populaire, puis familière, la perte de la valeur stylistique. Philosophiquement parlant, la substitution s'expliquerait ainsi : dans le "on", il y aurait davantage l'idée d'intégration à une collectivité ; le "on", par rapport au "nous", souligne l'universalité d'un acte.

Des surréalistes, dont certains admiraient l'utopiste Fourier, Gébé a hérité l'ambition de faire de la vie une expérience qui ne soit jamais tout à fait quotidienne. "Arrêter" ne signifie pas ne plus rien faire. "On arrête tout" est une formule dont la lettre, jusqu'à l'aspect transitif, donc actif, rappelle le "Lâchez tout" d'André Breton. Qu'on pense également à la fameuse scène de scénario (reprise dans le film), où l'on voit les gens "balancer" leurs clefs par les fenêtres, en signe d'abolition de la propriété. On rappellera aussi dans ce contexte le rêve

1. *L'Imbécile de Paris*, loc. cit.

2. Cf. Préface de la dernière édition (1701).

bretonien de vivre dans une maison transparente. On est loin du ton grand classique de l'"insurrection généralisée" de l'Internationale situationniste, prophétisant à la même époque la mort prochaine du vieux monde, alors que c'est précisément ce vieux monde dont on a besoin pour en faire jaillir le nouveau. Certes Gébé prévoit des choses, beaucoup même, mais jamais il n'annonce.

Un vent de Chine a soufflé sur les beaux quartiers, les universités et les cellules communistes à partir de 1966, et ce durant dix ans. Le sourire de la femme aux traits asiatiques que l'on voit sur la couverture est celui d'une maoïste. Mais ce sourire est aussi pour le caractère festif de l'utopie. De même que le sont également les curieux vélos montés par des personnes identiques, ressemblant étrangement à des Cavannas clonés (révérence obligée envers le "chef-idéologue" de la bande à *Charlie*, que l'on voit lui-même dans le film et quelques autres : Cabu, Coluche, Wolinski...) ! Ce sont des vélos de cirque. Ce qui, outre l'aspect idéologique, est bien dans l'esprit utopien de Gébé qui jugeait les spectateurs de "shows" traditionnels trop passifs. Il n'y aurait de véritable spectacle que fait par nous, tout comme si le spectacle trouvait sa justification en soi et non dans la distraction apportée aux spectateurs.

"Et c'est pas triste" : Il s'agissait de réintroduire ce que la réflexion nie en s'exerçant, l'heureuse situation des anges, le sourire. Une étymologie fantaisiste proposée par Thomas More est à ce sujet instructive¹. Elle nous fait passer du négatif au positif du *topos*. Dans le préfixe grec *ouí* qui marque la négation, il y aurait en effet *eú* exprimant la "bonne qualité", et qui donne l'idée de bien, de bonheur, de joie calme et équilibrée : l'eutopie comme lieu de jouissance. Gébé nous fait ainsi échapper à la raideur de nombreux autres projets utopiques. Il parlera aussi de "joie solaire."² Ce qui est triste, c'est le béton des immeubles style Bouygues, mais que transpercent ou couronnent déjà des arbres et dont une végétation luxuriante recouvre en partie le premier plan, le coin de verdure en bas à droite présentant un aspect tropical.

L'objet numérolgique *An 01* est à plus d'un titre intéressant : il suggère que l'on fait table rase de tout le passé et que l'on recommence à zéro. Or le nouveau qu'on envisage ici se mesure à l'aune d'un vocabulaire ancien, celui du calendrier révolutionnaire. Il y a un rapport entre cette datation-clin d'œil et le phénomène de la fête chère à Gébé. Que l'on pense au fait que le contenu de la réforme calendaire était scandé par de très nombreuses festivités. Par ailleurs, apparaît dans ce nouvel usage aussi une fonction d'intégration. Effectivement, on assiste dans sa BD à certaines séquences flash-back, où un avant s'oppose à un

1. T. More, *Utopia*, edited by Edward Surty, s.j., Yale University Press, 1964, p. 20-21.

2. Ou encore : "Durant le soulèvement, la parole, trop longtemps contenue, jaillit à flots [...]. Et prirent leur vol une multitude d'affiches et des dizaines de journaux [...]. Torches et lampions, ils illuminaient bien cette fête", (in *Les Années 70*, p. 12-16).

----- *André Deligne : Gébé, l'an 01, une utopie contestataire.....*25

après : excellent moyen pour la nouvelle communauté de réactualiser, par des cérémonies commémoratives, l'événement fondateur de sa propre identité.

En conclusion, quelques mots sur le verbe *réfléchir*, d'abord entendu au sens contrastif d'action non violente. Ce verbe est employé absolument. Mais est implicitement sous-entendu un objet sur lequel porte l'action. Ce sur quoi il faut réfléchir, ce sont les conditions de l'insertion de l'action dans la situation actuelle. Gébé refuse la logique du tout ou rien, qui fait, comme dans de très nombreuses utopies, s'évanouir le réel au profit de schèmes perfectionnistes, à la limite irréalisables. Il préfère se soumettre à une logique plus exigeante : celle de l'action. C'est plus raisonnable.